

LA VALEUR INTRINSÈQUE À L'ÉPREUVE DE L'ANTHROPOCÈNE

ÉTHIQUES ENVIRON-
NEMENTALES *VERSUS*
THÉORIE DEWEYENNE DE
LA VALUATION

LAURENT RIOU

Malgré sa centralité, le concept de valeur intrinsèque appliqué aux entités naturelles, défini par opposition à leur valeur instrumentale et défendu par les éthiques environnementales, présente une ambiguïté qui nuit aux ambitions pratiques de ce courant. Par ailleurs, la question de la valuation est largement traitée par le pragmatisme de John Dewey, mais son application au contexte anthropocénique contemporain reste peu étudiée. Plutôt que d'opposer valeur intrinsèque et valeur instrumentale, nous utilisons une double distinction entre valeur intrinsèque et valeur extrinsèque d'une part, et entre valeur instrumentale et valeur finale de l'autre, pour clarifier et comparer la nature des valeurs convoquées par les éthiques environnementales et le pragmatisme deweyen. Nous montrons la puissance critique de la position pragmatiste, influencée par la théorie darwinienne, à l'égard de la possibilité de la valeur intrinsèque, et concluons à sa plus grande pertinence environnementale.

MOTS-CLEFS: ANTHROPOCÈNE ; ÉTHIQUES ENVIRONNEMENTALES ; VALEUR INTRINSÈQUE ; JOHN DEWEY ; VALUATION.

* Laurent Riou est chargé de recherches INSERM, et membre de l'Institut de Philosophie de Grenoble (Univ. Grenoble Alpes, IPhiG, 38000 Grenoble, France) [Laurent.Riou@univ-grenoble-alpes.fr].

Il est fréquent de reprocher aux débats qui se déroulent en méta-éthique leur dimension scolastique et leur stérilité pratique¹. Bernard Williams reprochait ainsi à cette discipline d'avoir trouvé « une manière originale d'être ennuyeuse, consistant à ne pas discuter du tout des problèmes moraux » (Williams, 1972: xvii), et *a fortiori* à ne pas proposer la moindre solution à ces problèmes. Ce constat sévère se confirme-t-il lorsque l'on s'intéresse aux problèmes moraux soulevés par la situation écologique contemporaine? Le courant des éthiques environnementales traite ce sujet depuis les années 1970, en assumant clairement une ambition normative qui implique de changer les coordonnées axiologiques du rapport des êtres humains à la nature. Il s'agit alors de fonder une nouvelle éthique, environnementale, qui s'affranchisse du « chauvinisme humain élémentaire » dénoncé par Richard Routley (1973) et caractéristique de l'éthique traditionnelle.

Les éthiques environnementales ont, depuis un demi-siècle, développé leurs réflexions en concevant initialement la situation environnementale comme une « crise » écologique, sous-entendant par là son caractère transitoire et potentiellement réversible. L'accumulation récente de faits scientifiques relatifs au système Terre a contribué à la révision de cette conception. La transition démographique mondiale et l'augmentation exponentielle de la consommation en énergies fossiles d'une fraction significative de la population humaine depuis le milieu du XX^e siècle sont responsables d'une modification du climat terrestre et d'un effondrement mondial de la biodiversité. Les termes retenus désormais pour qualifier la situation environnementale, tels par exemple que « nouveau régime climatique » (Latour, 2015) ou « Anthropocène » (Crutzen, 2002), n'évoquent ainsi plus la notion de crise. Ils intègrent le caractère global et irréversible des modifications apportées au fonctionnement de la biosphère et du système Terre par certaines activités humaines et susceptibles d'altérer en retour les conditions d'existence terrestres de la vie, incluant la vie humaine. Ainsi, et à la suite des intuitions précoces de Vladimir Vernadsky (1926) et James Lovelock & Lynn Margulis (1974) selon lesquelles le phénomène vivant est une force géologique,

la notion d'Anthropocène souligne l'extension récente du domaine de l'influence humaine du niveau local ou régional à celui du globe entier, en même temps qu'elle pointe le télescopage des temps géologique et humain autrefois incommensurables. Bien qu'il ne soit pas encore formellement reconnu par les sciences naturelles, la sociologie, l'histoire et la philosophie se sont pour leur part déjà largement emparées, parfois de manière critique, du concept d'Anthropocène. C'est ce terme que nous retiendrons pour désigner la situation que la philosophie environnementale doit désormais s'efforcer de penser.

L'ambition refondatrice des éthiques environnementales bute sur des confusions et des ambiguïtés relatives à la notion méta-éthique de valeur, qui n'ont à ce jour pas encore été résolues et qui pourraient expliquer pourquoi elles parviennent difficilement à traiter les enjeux pratiques de l'Anthropocène. On les retrouve d'ailleurs dans la réception française de ces travaux principalement anglophones, où la valeur intrinsèque est définie à la fois par son opposition à une valeur instrumentale *et* par son indépendance relativement à la présence d'un évaluateur conscient (Larrère, 1997 : 29, et 2008 ; Afeissa, 2018 : 107 et 119-120). La double ambition du concept de valeur intrinsèque, à savoir affirmer le caractère non-instrumental des entités naturelles et « sanctuariser le caractère objectif des biens environnementaux » (Green, 1996 : 37), est ainsi à l'origine de son ambiguïté.

Quant à elle, la philosophie de John Dewey prétend offrir les ressources conceptuelles nécessaires à une « éthique pratique » (Dewey, 1920/2014 : 50), c'est-à-dire à même de nous aider à résoudre, par exemple, les problèmes contemporains dont l'Anthropocène est porteur en tant qu'il représente une situation typiquement « indéterminée » depuis la perspective pragmatiste. Or, la question de la valeur intrinsèque occupe dans ce projet une place remarquable puisqu'elle est représentative de la position que Dewey tient, plus généralement, sur la nécessité d'un « nouveau paradigme en philosophie » (*ibid.* : 59-84). La « reconstruction dans l'éthique » (*ibid.* : 217-243), rendue inévitable par la révolution scientifique des XVI^e et XVII^e siècles dont

est issue la physique moderne, est une étape dans l'élaboration de cette nouvelle philosophie. L'éthique devrait, selon Dewey, considérer la fin du cosmos ordonné et immuable actée par les sciences naturelles, et passer de la recherche de la « source unique et finale de la loi » (*ibid.* : 218), préalable aux développements normatifs de l'éthique traditionnelle, à la reconnaissance que « chaque situation morale est unique et porte en elle sa propre notion du bien » (*ibid.* : 219).

Une pensée de l'Anthropocène, depuis la perspective des éthiques environnementales comme depuis celle du pragmatisme, ne semble ainsi pas pouvoir faire l'économie de réflexions théoriques relatives à la notion de valeur intrinsèque, que ce soit pour la défendre en la clarifiant, ou bien pour la critiquer. La comparaison que nous souhaitons effectuer ici entre la notion de valeur défendue par les éthiques environnementales et celle proposée par le pragmatisme nécessite alors une méthode qui permette d'identifier la nature exacte des valeurs mobilisées par les deux courants, en utilisant un vocabulaire commun. La première partie de cet article présentera cette méthodologie, et l'utilisera pour clarifier ce que désigne le terme « intrinsèque » lorsqu'il est employé spécifiquement par l'éthique environnementale de Holmes Rolston IIIrd et de John Baird Callicott. Dans une deuxième partie, nous appliquerons la même méthode d'analyse au processus deweyen de valuation. Nous proposerons alors des réponses pragmatistes aux problèmes rencontrés par une théorie de la valeur intrinsèque de la nature, et nous soutiendrons que les arguments du pragmatisme deweyen à l'encontre de cette notion sont également ceux qui lui fournissent sa pertinence pour penser l'Anthropocène.

LES VALEURS INTRINSÈQUES DES ÉTHIQUES ENVIRONNEMENTALES

L'AMBIGUÏTÉ DE LA VALEUR « INTRINSÈQUE » ET LA POSSIBILITÉ DE SA RÉOLUTION

Que veut-on dire lorsque l'on parle de valeur intrinsèque ? Lorsqu'elle est opposée au concept de valeur instrumentale, comme c'est le cas dans les éthiques environnementales, la valeur intrinsèque devrait être synonyme de valeur non-instrumentale, mettant un terme à l'utilisation successive d'objets, d'activités, ou d'états de choses comme moyens pour d'autres fins qu'eux-mêmes. Plutôt que d'« intrinsèque », cette valeur pourrait alors être qualifiée de « finale », par analogie avec la cause aristotélicienne du même nom désignant ce en vue de quoi, au terme de la chaîne des moyens, les actes sont accomplis. Mais, par ailleurs, l'opposition étymologique facilement effectuée entre valeur intrinsèque et valeur extrinsèque ajoute une autre signification à la première, qui peut être définie comme le fait George E. Moore (1922 : 260) : « Dire d'une sorte de valeur qu'elle est intrinsèque signifie simplement que la question de savoir si une chose possède cette valeur, et à quel degré elle la possède, dépend seulement de la nature intrinsèque de la chose en question. » La valeur intrinsèque désigne alors la valeur que possède un objet en raison de ses propriétés intrinsèques uniquement, c'est-à-dire indépendamment des relations qu'il entretient avec d'autres entités comme, par exemple et entre autres, un agent évaluateur.

Derrière la mobilisation unanime de la notion par les éthiques environnementales se trouve ainsi une polysémie qui nuit à l'analyse de la validité des arguments mobilisés pour démontrer son existence. La possibilité que les débats opposant valeur intrinsèque et valeur instrumentale soient faussés par un certain manque de rigueur conceptuelle a d'ailleurs été soulignée par Christine Korsgaard, qui propose en réponse un effort de clarification méta-éthique. Ainsi,

[d]ire que quelque chose est intrinsèquement bon n'est pas par définition dire que cette chose est valorisée pour son propre bien : c'est dire qu'elle possède sa bonté en elle-même. Dire que quelque chose est intrinsèquement bon renvoie en quelque sorte à la localisation ou à la source du bien que représente une chose, plutôt qu'à la manière dont nous la valorisons. (Korsgaard, 1983: 170)

Korsgaard distingue la valeur intrinsèque d'une chose de la valeur finale qu'elle peut représenter pour un individu. Il y a ainsi deux distinctions à opérer. La première est celle entre les choses valorisées pour leur propre bien et les choses valorisées pour le bien de quelque chose d'autre : c'est la distinction entre les fins et les moyens, ou entre la valeur finale et la valeur instrumentale. La seconde est la distinction entre les choses qui ont leur valeur en elles-mêmes, c'est-à-dire de manière non relationnelle, et celles qui dérivent leur valeur de la relation qu'elles entretiennent avec quelque chose d'autre : c'est la distinction entre la valeur intrinsèque et la valeur extrinsèque. Par exemple, la biodiversité peut se voir attribuer une valeur instrumentale pour sa capacité à contribuer au bien-être de l'humanité, lui-même porteur d'une valeur finale. Par ailleurs, la propriété d'être vertical est une propriété intrinsèque à un séquoia, tandis que la propriété d'être rare est extrinsèque à un animal dont l'espèce est en voie de disparition. Valeur intrinsèque et valeur instrumentale ne devraient donc pas être traitées sur le même plan puisqu'elles relèvent de distinctions différentes. Leur comparaison directe, comme dans les théories méta-éthiques proposées par les éthiques environnementales, requiert donc de faire l'hypothèse que ces deux distinctions n'en font en réalité qu'une seule : les entités possédant une valeur finale seraient les mêmes que celles possédant une valeur intrinsèque, tandis que les entités valorisées instrumentalement comme des moyens en vertu d'une fin seraient les mêmes que celles possédant une valeur extrinsèque.

Sous cette hypothèse, il y a deux manières de poser l'équivalence entre valeur finale et valeur intrinsèque. La première consiste à réduire la distinction intrinsèque/extrinsèque à la distinction finale/instrumentale, en rendant la conception du bien subjective. La deuxième manière d'envisager l'équivalence entre valeur finale et valeur intrinsèque est de renverser la priorité et d'estimer que toutes les choses qui ont une valeur intrinsèque devraient être traitées comme des fins. La réduction de la valeur finale à la valeur intrinsèque conduit cette fois à une position objectiviste, dont l'engagement méta-éthique est élevé puisqu'elle nécessite l'existence d'un attribut qui doit être perçu dans les choses, c'est-à-dire leur bonté intrinsèque, pour qu'elles puissent être considérées comme des valeurs finales. Une chose se trouvant ne pas être bonne dans toutes les situations est alors dépourvue de cet attribut et sa valeur est extrinsèque puisque dépendante des circonstances. Le principal mérite du maintien d'une double distinction est de préserver la possibilité que les choses possèdent des valeurs qui deviennent incompatibles après l'une ou l'autre des deux réductions nécessairement opérées par l'adoption de la simple distinction entre valeur intrinsèque et valeur instrumentale. Par exemple, si aucune distinction n'est faite entre valeur instrumentale et valeur extrinsèque, alors toutes les choses ayant une valeur extrinsèque ont nécessairement une valeur instrumentale.

L'efficacité de la double distinction de Korsgaard pour l'élucidation de ce que signifie précisément la notion de valeur intrinsèque mobilisée par tel ou tel auteur doit être évaluée sur des théories représentatives. Les éthiques environnementales explorent les trois options principales en éthique normative. La position déontologiste est proposée dans des versions biocentrique ou spéciocentrique par Paul Taylor (1986) et Holmes Rolston IIIrd (1988), respectivement. Le conséquentialisme environnemental est principalement représenté par le système de John Baird Callicott (1989, 1999), et dans une moindre mesure par celui de Robin Attfield (1991). Enfin, la principale position arétaïste en éthique environnementale, celle de Ronald Sandler (2007), reprend la théorie de la valeur de Taylor, qui

se laisse elle-même résumer à partir de celle de Rolston. Les positions de Callicott et de Rolston sont ainsi représentatives des réflexions méta-éthiques poursuivies par les éthiques environnementales. Leurs positions respectives à l'égard de la valeur intrinsèque de certaines entités naturelles, toutes deux holistes, sont diamétralement divergentes sur plusieurs points, et leur comparaison fournit un exemple archétypique de l'ambiguïté résultant de la plurivocité de la notion, ainsi qu'une occasion d'évaluer l'efficacité de la double distinction de Korsgaard pour la clarifier.

LES VALEURS « INTRINSÈQUES » À LA LUMIÈRE DE LA DOUBLE DISTINCTION

LA VALEUR FINALE DU CONSÉQUENTIALISME ÉCOCENTRIQUE DE CALLICOTT

Callicott place initialement et exclusivement la valeur intrinsèque dans le tout formé par la communauté biotique d'Aldo Leopold, qu'il assimile à la biosphère, soit l'ensemble des écosystèmes terrestres² contenus dans la mince couche (20 kilomètres au maximum) constituée par l'atmosphère, l'hydrosphère et la lithosphère, où la vie est présente (Callicott, 1989 : 25-26). Selon son conséquentialisme initialement non anthropocentré, « le bien de la communauté biotique est la mesure suprême de la valeur morale », d'où il suit que « les effets des actions sur les systèmes écologiques sont le facteur décisif permettant la détermination de leur qualité éthique » (*ibid.*) : la justesse morale des actions est déterminée par leurs conséquences. Les implications de cette position sont radicales puisque « la valeur morale des individus (y compris humains) est relative et doit être évaluée à la lumière de la relation que chacun entretient avec ce que Leopold nomme “la terre” » (*ibid.* : 28). Pour le dire autrement, « [l]a valeur d'un individu [...] est inversement proportionnelle à la population de son espèce » (*ibid.* : 27). Tom Regan, dont le déontologisme biocentrique ne peut s'accommoder de cette position, la qualifie de fascisme environnemental (Regan, 1983 : 361-362). Les critiques de cette nature ont

incité Callicott à infléchir et à complexifier sa position en intégrant son interprétation initiale et radicale de l'éthique leopoldienne dans un système plus large :

[L'éthique de la terre] ne remplace pas plus qu'elle n'annule les couches successives sur lesquelles elle se forme. Les sensibilités morales antérieures et les obligations liées aux strates préexistantes d'engagement social restent opérantes et prioritaires. [E]n général, les devoirs liés aux cercles sociaux les plus intimes auxquels nous appartenons l'emportent, en situation de conflit, sur ceux liés aux cernes plus éloignés du centre. [...] Les obligations familiales passent en général avant les devoirs nationaux, et les obligations humanitaires avant les devoirs environnementaux. L'éthique de la terre n'est donc ni brutale, ni fasciste. Elle n'annule pas la moralité humaine. (Callicott, 1989 : 93-94)³

Cette révision marginalise la trop radicale éthique de la terre en élargissant le champ d'attribution de la valeur intrinsèque « [aux] organismes individuels en même temps qu'à une hiérarchie d'entités supra-individuelles : les populations, les espèces, les biocénoses, les biomes, et la biosphère » (Callicott, 1984 : 304)⁴.

Quelle est donc pour Callicott la nature de cette valeur intrinsèque unique et non-anthropocentrique dont le développement théorique « représente la tâche philosophique la plus importante des éthiques environnementales » (Callicott, 1984 : 299) ? Sa définition est similaire à celle retenue par Korsgaard : « [Q]uelque chose possède une valeur *intrinsèque* [...] si sa valeur est objective et indépendante de toute conscience évaluatrice. » (Callicott, 1989 : 161). En remontant la généalogie de ses réflexions méta-éthiques, Callicott constate cependant que sa propre théorie ne peut satisfaire cette définition. L'empirisme sceptique de David Hume a selon lui contribué aux théories de Charles Darwin relatives à la formation du sentiment moral, avant que Leopold, dont il assume l'influence directe, n'incorpore dans son éthique de la terre la vision darwinienne de l'appartenance

de chacun au tout. Le subjectivisme humien « ne semble guère être un point de départ prometteur » (*ibid.*) pour le développement d'une théorie de la valeur intrinsèque satisfaisant à la définition ci-dessus. En effet, en utilisant les mêmes termes pour décrire la position de Hume et la sienne⁵, Callicott constate que

[s]i les valeurs sont en fait, comme Hume l'affirme, des sensations ou des émotions provenant et dépendant d'un sujet évaluateur et faisant référence ou étant projetées sur des objets à qui elles n'appartiennent pas réellement, alors il n'y a simplement pas de valeur *inhérente* ou *intrinsèque* dans la nature. (*Ibid.* ; nous soulignons)

Pourtant, « à l'évidence, des personnes, ainsi que d'autres êtres naturels, [peuvent] être appréciés pour eux-mêmes ainsi que pour l'utilité qu'ils ont pour ceux qui les évaluent » (*ibid.* : 161). La solution passe par le fait de poser des définitions conceptuelles distinctes pour ces deux prédicats dont les définitions lexicales classiques sont similaires. La valeur d'une chose est qualifiée d'*intrinsèque* si elle est « objective et indépendante de toute conscience évaluatrice », tandis qu'elle est *inhérente* lorsqu'« elle n'est pas indépendante d'une conscience évaluatrice » et qu'elle est attribuée à une chose « appréciée pour elle-même et pas seulement et simplement en tant que moyen » (*ibid.* : 161-162). Callicott peut alors constater que « l'axiologie subjectiviste classique de Hume autorise, en général, la valeur instrumentale et la valeur inhérente, mais pas la valeur intrinsèque » (*ibid.* : 162). On observe que la distinction qu'il opère est similaire à celle proposée par Korsgaard entre valeur instrumentale, valeur finale, et valeur intrinsèque.

Enfin, prenant acte de la dichotomisation entre une conception intrinsèque et une conception instrumentale de la valeur des entités naturelles, le dernier geste de Callicott consiste à rester dans les termes du débat en désignant la valeur non-instrumentale, inhérente ou finale, que peuvent prendre certaines entités naturelles, comme

une valeur intrinsèque « tronquée » puisque sa version *stricto sensu* est dénuée de sens :

La proposition qui vaut d'être soutenue, parce qu'elle n'a pas encore été largement approuvée, est que des entités naturelles non humaines, ainsi que la nature comme tout, pourraient être appréciées non seulement pour ce qu'elles font pour nous, mais également [...] pour elles-mêmes. Puisqu'elle n'est pas une sorte de valeur instrumentale, et que valeur intrinsèque et instrumentale sont habituellement associées comme deux alternatives épuisant toute autre possibilité, je désigne cette sorte altruiste et prescrite de valeur comme une « valeur intrinsèque tronquée ». Elle désigne la valeur que nous attribuons à une chose *pour* elle-même même si cette chose n'a pas de valeur *en* elle-même – puisque je pense sincèrement que rien n'en a. (Callicott, 1999 : 224)

L'adjectif « tronqué », qui souligne la rigueur de l'analyse méta-éthique de Callicott, n'est généralement pas retenu lorsque sa conception de la valeur intrinsèque est évoquée. Il n'en reste pas moins que cette valeur intrinsèque présente en réalité toutes les caractéristiques de la valeur finale proposée par Korsgaard dans sa double distinction.

LA VALEUR INTRINSÈQUE DU DÉONTOLOGISME SPÉCIOCENTRIQUE DE ROLSTON

Quant à elle, la position de Rolston se laisse caractériser comme déontologiste. Ainsi, et tout d'abord :

Nous, humains, ne pouvons connaître la valeur de quoi que ce soit dans le monde sans en éprouver le sentiment, mais cela ne signifie pas que la valeur ne soit que ce que nous ressentons à son propos. Notre expérience est le *medium* entre nous et la valeur, mais cela ne signifie pas que la valeur ne soit que l'expérience que l'on en fait. (Rolston, 1988 : 28)

La valeur finale, que l'être humain attribue à une entité pour elle-même, correspond selon Rolston à la reconnaissance d'une valeur intrinsèque par un sujet, par ailleurs inutile à sa formation. La capacité humaine de perception de la valeur intrinsèque réside dans les connaissances établies par l'écologie scientifique. Plus précisément, « [a]ussi perspectiviste qu'elle puisse être, la valeur de la nature n'est pas uniquement apportée et apposée sur l'écosystème, elle y est découverte. [...] En générant l'appréciation de la nature, les descriptions de l'écologie rejoignent la justesse systémique. » (*Ibid.* : 231). Cette capacité humaine à « un aperçu transcendant du tout » (*ibid.* : 72) fait de l'être humain un agent moral qui « a parfois à reconnaître la valeur de choses qu'il n'apprécie pas personnellement » (*ibid.* : 124), et qui le soumet à des devoirs « qui transcendent les intérêts humains » (*ibid.* : 72).

Comment la théorie de la valeur de Rolston peut-elle être envisagée dans le contexte des deux alternatives proposées par Korsgaard ? Tandis que Callicott commence par identifier la valeur intrinsèque dans la biosphère avant de l'étendre aux organismes individuels, Rolston dessine une trajectoire inverse en la reconnaissant tout d'abord dans ces derniers et en dérivant sa possibilité de l'association de données biologiques avec la téléologie aristotélicienne :

Quelque chose de supérieur aux causes, quoique d'inférieur à la conscience, est à l'œuvre dans chaque organisme. Il y a une information qui préside aux causes. [...] Cette information est l'équivalent moderne de ce qu'Aristote désignait comme cause formelle et cause finale. Elle donne à l'organisme un *telos*, une « fin », une sorte de dessein parfois inconscient. [...] C'est l'ADN qui embarque ces informations. [L]'information génétique dans son ensemble est *normative* [...]. Cela ne signifie pas que l'organisme est un système moral [...], mais [...] un système axiologique, évaluatif. Il croît, se reproduit, cicatrise, et résiste à la mort. L'état physique que recherche l'organisme, dont la forme idéale est contenue dans son programme génétique, est un état

précieux. La valeur est présente dans cet accomplissement.
(*Ibid.* : 98-100)

En représentant une possibilité de le définir idéalement, son génotype est la cause formelle d'un individu. Il est également sa cause finale. En effet, le *telos* d'un organisme vivant est la satisfaction des préférences, ou des tendances inconscientes déterminées par les informations contenues dans le génotype qui, en s'actualisant en phénotype, permettent l'accomplissement de la raison d'être de l'organisme individuel. Le *telos* d'un être vivant est de se maintenir dans l'existence, à la fois sur un plan ontogénique en réparant ses blessures et en luttant individuellement contre la mort, et sur un plan phylogénique en se reproduisant. Ainsi l'ADN contient-il simultanément l'idéal que l'organisme cherche à atteindre, son « bien-être », et les moyens pour le faire. En tant que processus d'accomplissement d'un idéal, le *telos* est, selon Rolston, caractérisé par une valeur qui s'actualise lorsque la quête dont il est le moteur est couronnée de succès. L'organisme atteint alors le bien-être, c'est-à-dire un état physique en accord avec sa raison d'être, soit un état lui permettant de perdurer et de se reproduire. La valeur naturellement générée par l'achèvement du *telos* est intrinsèque (*ibid.* : 120). Elle est objective, puisque aucun évaluateur n'est nécessaire à sa formation. Rolston confère une dimension holiste à sa théorie de la valeur en l'étendant des organismes vivants individuels à leurs espèces respectives. L'individu n'est alors plus qu'un intermédiaire reliant l'expression d'un génome spécifique à l'ensemble des individus qui le partagent, le caractère téléologique de ces mécanismes moléculaires apparaissant dans le comportement de l'individu comme dans celui de l'espèce, avec cependant un primat accordé par Rolston à la seconde :

[L]’individu se situe à un niveau macroscopique intermédiaire entre le cours des choses à l’échelle microscopique du génome et son reflet au niveau écosystémique de l’espèce. Le génome constitue en quelque sorte une carte codant pour l’espèce, dont l’individu est un échantillon. [...] Les trajectoires

environnementales individuelles s'intègrent dans le cadre plus large de celle de l'espèce, qui utilise ingénieusement les individus pour accomplir ses fins sur des échelles de temps bien supérieures. [...] C'est l'individu qui est subordonné à l'espèce, et non l'inverse. (*Ibid.*: 149)

L'extension holiste de la théorie de Rolston ne dépouille pas les individus de leur valeur intrinsèque, mais s'accompagne d'un non-égalitarisme selon lequel la valeur individuelle est inférieure à celle des espèces. Contrairement au subjectivisme humien de Callicott qui impose à sa conception de la valeur intrinsèque d'être en réalité finale, la conception autonome et objective de la valeur intrinsèque de Rolston est bien celle définie dans le cadre de la double distinction de Korsgaard, puisque son existence n'est plus dépendante de celle d'un évaluateur conscient.

La nature biogénique de la valeur intrinsèque de Rolston est cependant source de problèmes théoriques au moment d'envisager son extension aux écosystèmes, qui intègrent des éléments abiotiques dont le comportement ne peut être tendu vers une fin. Les écosystèmes possèdent une « valeur systémique d'un autre ordre que la valeur instrumentale ou la valeur intrinsèque », et qui « désigne la créativité qui opère au sein de la nature en vertu de laquelle viennent au jour la plus grande diversité et la plus grande complexité des formes de vie » (Afeissa, 2008). La valeur systémique de Rolston, issue de l'ensemble des relations que les composants d'un écosystème entretiennent, peut sans difficulté être assimilée à la valeur extrinsèque de Korsgaard, définie comme la valeur que possède une chose en vertu de ses relations avec autre chose. Rolston convoque donc la triple possibilité d'une valeur intrinsèque, instrumentale, ou extrinsèque (système) pour qualifier les entités naturelles. Cependant, la réduction de la valeur finale à la perception humaine de la valeur intrinsèque, que l'on a constatée plus haut, le prive du quatrième terme qui permettrait l'élaboration d'une double opposition rigoureuse entre valeur intrinsèque et valeur extrinsèque (système) d'une part, et

entre valeur finale et valeur instrumentale d'autre part, au lieu de la distinction classique, mais critiquable, qu'il utilise entre une valeur intrinsèque objective et une valeur instrumentale subjective.

Les positions de Callicott et de Rolston diffèrent profondément en raison des mouvements symétriques qu'elles effectuent pour répondre aux questions relatives à la valeur des entités naturelles. Plutôt que de décrire une valeur anthropogénique mais non anthropocentrée allant du sujet humain qui la génère vers l'objet qui se l'approprie, Rolston, en défendant l'autonomie de la valeur intrinsèque, « considère les racines objectives de la valeur, que celles-ci donnent ou non des fruits subjectifs » (Rolston, 1988 : 116). De Callicott et de Rolston, seul le second revendique l'utilisation d'une valeur intrinsèque comprise *stricto sensu*. La théorie deweyenne de la valuation, à laquelle nous nous intéressons maintenant, nous fournira les éléments d'une critique de la conception rolstonienne de la valeur intrinsèque, ainsi que ceux permettant d'attester de sa propre pertinence environnementale.

LES VALEURS DEWEYENNES ET LEUR PERTINENCE ENVIRONNEMENTALE

FORMATION ET NATURE DES VALEURS DEWEYENNES

Les valeurs sont formées par l'expérience, elle-même constitutive de la réalité selon Dewey. L'expérience deweyenne est un processus entrelacé d'action et d'expérience « eue », que le néologisme « expé-riencer » décrit (Madelrieux, 2012a) en le définissant comme la somme des sens mutuellement exclusifs qui sont habituellement attribués au concept d'expérience : le savoir-faire, la sensation, l'activité expérimentale notamment. « Expérierer » traduit ainsi sans le trahir le postulat deweyen de l'empirisme immédiat qui stipule que « [t]oute chose, chaque chose au sens ordinaire ou non technique du mot “chose”, sont telles qu'elles sont expérimentées » (Madelrieux, 2012b : 1014).

L'expérience deweyenne est un concept « qui n'admet aucune division [...] entre acte et matière, [entre] sujet et objet » (Dewey, 1925/2012: 40) : autre qu'une interaction qui maintient un dualisme entre sujet et objet dont Dewey critique les prétentions métaphysiques (*ibid.*: 223-224), l'expérience est mieux définie par le terme de « transaction » (Dewey, 1906/2005). Elle est effective selon deux modes, primaire et secondaire. Le premier correspond au fonctionnement d'un organisme dans un environnement spécifique, réglé par des désirs et des habitudes qui permettent d'assurer un équilibre dynamique de manière non-cognitive. Le second mode de l'expérience est celui de l'enquête, qui surgit lorsque la situation jusque-là « unifiée » entre l'organisme et l'environnement en vient à être « indéterminée » (Dewey, 1938/1967: 169) et à ne plus assurer la stabilité de la vie. L'enquête doit permettre le retour à une situation stable, différente de celle qui préexistait à la contrariété qui l'a perturbée. Les conditions qui rendent le processus d'enquête nécessaire et indispensable sont initialement biologiques. En effet, le désir fondamental de tout être vivant est son maintien dans l'existence, et

[a]ucune créature ne peut vivre à l'intérieur des limites de son enveloppe cutanée : ses organes sous-cutanés sont des liens avec l'environnement au-delà de son enveloppe corporelle, auquel, afin de vivre, il doit faire face en s'y adaptant et en se défendant, mais aussi en le conquérant. (Dewey, 1934/2010: 45)

L'inscription d'un organisme dans la durée passe par le maintien d'un équilibre dynamique, que la biologie définit comme l'homéostasie, imposé par le fait que l'organisme s'individualise grâce à la présence d'une frontière semi-perméable qui le délimite et le rend sensible aux modifications de l'environnement. Qu'une modification, dans la concentration d'un substrat par exemple, survienne et l'organisme réagira de manière à maintenir ou à retrouver l'équilibre perturbé.

Selon la conception naturaliste de Dewey, les processus humains de résolution des problèmes moraux ont pour modèles les processus homéostatiques de maintien de la vie. L'enquête est le lieu de formation des valeurs humaines, et le recours à des causes transcendantes pour rendre compte de la morale est évacué en affirmant la continuité entre les fonctions biologiques de maintien de l'existence et les opérations cognitives du jugement moral. Les valeurs sur lesquelles nos jugements moraux sont fondés proviennent d'expériences passées, et leur contingence limite leur validité au contexte dans lequel elles sont apparues. L'enquête se chargera de réactualiser des valeurs rendues caduques par l'effet d'une perturbation, pour orienter notre action vers le retour à un équilibre caractérisé peut-être par d'autres habitudes, et d'autres valeurs. La conscience n'est plus la faculté morale qui nous donne accès à des principes et des valeurs absolues.

Le processus d'enquête est caractérisé par la séquence des phases de besoin, de recherche, et de satisfaction :

En fait, la vie peut être considérée comme un rythme continu de déséquilibres et de restaurations d'équilibre [...]. [L']état d'équilibre troublé constitue le *besoin*. Le mouvement vers sa restauration est la recherche et l'exploration. La restauration est accomplissement ou satisfaction. (Dewey, 1938/1967 : 85)

Au sein du triptyque de l'enquête, le temps de la recherche est plus spécifiquement celui de la formation des valeurs deweyennes. Elles sont le résultat des moments contigus de *valuing* et d'*evaluation*. Le terme de *valuing*, synonyme pour Dewey de *de facto valuing* et qu'Alexandra Bidet, Louis Quéré et Gêrôme Truc traduisent par « appréciation immédiate » (Dewey, 2011 : 19), exprime que les valeurs sont initialement des faits qui « émergent comme les résultats d'une appréciation/dépréciation directe des qualités immédiates d'une situation, d'un événement, ou d'un objet » (*ibid.* : 20). Elles sont fonction de la somme d'habitudes qui guidaient le comportement de l'individu préalablement à la perturbation à l'origine de l'enquête et de

la valuation. L'appréciation immédiate ne renvoie donc pas à la perception d'une qualité morale intrinsèquement associée à une chose, mais à une réaction suscitée par une propriété non morale d'un objet, d'une chose ou d'un événement.

Les désirs et les intérêts exprimés par l'appréciation immédiate accèdent au statut de jugements de valeur au cours du second moment du processus de valuation, celui de l'*évaluation*, ou de l'« appréciation évaluative » (*ibid.* : 21), qui permet de décider si nous maintenons nos appréciations immédiates une fois prise en compte l'existence d'autres événements ou objets. Que la valeur formée au terme du processus de valuation soit initialement de nature immédiate ne lui confère pas non plus une nature intrinsèque :

Dire d'une chose particulière, considérée comme une valeur, qu'elle *est* une valeur, [c]ela signifie qu'on a trouvé que la chose, après un examen et un test appropriés, possédait la qualité qu'on lui attribuait. En tant que telle, la qualité est évidemment « immédiate » ; toute qualité est immédiate quand elle existe. Mais c'est loin de vouloir dire que la chose en question possède cette qualité d'une façon immédiate, c'est-à-dire non conditionnée, évidente et non discutable, uniquement parce qu'une « sensation » donnée est instantanément présente. (*Ibid.* : 204)

Le caractère immédiat de la valeur formée au cours de l'enquête n'indique pas son indépendance à l'égard des conditions extérieures qui ont motivé son apparition, et ne révèle donc pas une quelconque valeur intrinsèque qui serait toujours déjà possédée par ce à quoi nous tenons encore après délibération. Comme le soulignent Bidet, Quéré et Truc, que la phase d'appréciation évaluative convoque et dépende d'autres événements ou objets que la chose dont la valeur est mise en délibération souligne au contraire la nature extrinsèque de cette dernière :

Personne, je présume, ne contestera que pour pouvoir attribuer sa couleur à une perle il faut la mettre dans des connexions déterminées avec la lumière, un appareil optique, etc. J'espère que l'on peut considérer de nos jours que ce sont de telles connexions, et non pas une « relation » à l'esprit, à la conscience ou quoi que ce soit de ce genre, qui comptent. Mon hypothèse est que la perle est qualifiée sous l'aspect de sa valeur dans des conditions du même type – bien que différentes du point de vue des circonstances. (*Ibid.* : 29-30)

La tâche de l'éthique consiste alors « à découvrir les conditions et les conséquences, les relations existentielles, les biens qui sont acceptés comme biens, non en vertu d'une théorie, mais en raison du cours de l'expérience » (Dewey, 1925/2012 : 390) : les valeurs, issues de l'infinie variété des transactions possibles avec le monde, sont donc bien de nature extrinsèque. Au terme de l'enquête, elles indiqueront les actions à entreprendre pour retrouver l'équilibre perturbé qui en est à l'origine.

LES VALEURS DEWEYENNES À LA LUMIÈRE DE LA DOUBLE DISTINCTION

La double distinction que nous adoptons pour clarifier les conceptions de la valeur intrinsèque des philosophes environnementaux est-elle également utile pour préciser plutôt que pour réduire la pensée de Dewey ? Nous estimons qu'elle l'est en ce qu'elle permet de préciser le sens conféré à la notion de valeur intrinsèque que Dewey accepte – soit celui de la valeur finale – et celui qu'il rejette – soit celui de la valeur intrinsèque. Dewey défend une version plus large encore de la valeur extrinsèque, c'est-à-dire une version plus élargie de la valeur intrinsèque, que celles proposées par Korsgaard, « puisqu'on peut montrer que des qualités intrinsèques comme *rouge, doux, dur* », ou bien vertical dans notre exemple, « sont causalement déterminées pour ce qui est de leurs occurrences », c'est-à-dire qu'elles dépendent d'une relation à autre chose qu'elles-mêmes⁶, et qu'« [à] strictement parler,

l'expression "valeur intrinsèque" comporte une contradiction dans les termes» (Dewey, 2011 : 110). Dewey est convaincu de la nécessité d'une relation pour qu'une valeur, quelle qu'elle soit, puisse exister, et la valeur intrinsèque entendue *stricto sensu* n'a donc aucune place dans sa philosophie : «[S]i ce qui est inhérent c'est ce qui est non relationnel, il n'existe [...] strictement aucune valeur inhérente. » (*Ibid.*)⁷. Dewey regrette l'« ambiguïté » des termes « intrinsèque », « inhérent » ou « immédiat » (*ibid.* : 108), que la double distinction adoptée dans cet article permet précisément de lever : la possibilité d'une valeur intrinsèque comprise *stricto sensu* étant rejetée, Dewey l'assimile à la valeur des choses considérées comme fins, donc à la valeur finale, qu'il ne nomme cependant jamais ainsi (*ibid.* : 102, 103, 105, 106, 108, 111).

Il reste cependant que le refus deweyen de la valeur intrinsèque *stricto sensu* et du dualisme final/instrumental limite le potentiel de la double distinction pour l'analyse de la théorie pragmatiste de la valuation. En effet, « c'est l'évaluation des conditions existantes en tant que moyens qui détermine, dans sa composition concrète, l'objet finalement valué comme fin à atteindre » (*ibid.* : 106) : la faisabilité anticipée de la satisfaction d'un désir, mesurée par l'évaluation des moyens disponibles, conditionne la valeur finale attribuée à ce désir. Ainsi, la valeur accordée à une fin pourra être amoindrie par la trop grande importance des moyens à mobiliser pour l'atteindre. De plus, le fait d'attribuer une valeur instrumentale à une chose n'empêche pas ce moyen de posséder également une valeur « intrinsèque », c'est-à-dire finale selon Dewey :

Rien n'interdit par nature à l'acte de priser ou de désirer de se porter vers des choses qui sont des moyens, et rien ne s'oppose par nature à ce que des moyens soient désirés et prisés. Sur le plan empirique, la valeur qu'une personne attache à une fin donnée ne se mesure pas à ce qu'elle *dit* de sa préciosité, mais au soin qu'elle met à obtenir et à utiliser les *moyens* sans lesquels cette fin ne peut être atteinte. (*Ibid.* : 108-109)

Au lieu de les opposer, Dewey défend donc l'unification de la valeur finale et de la valeur instrumentale et l'impossibilité de les discriminer : toute valeur – à une exception près que nous verrons plus loin – est simultanément finale et instrumentale. Korsgaard (1983: 172) souligne que distinguer le fait qu'une chose puisse être bonne, en raison du fait qu'elle possède une valeur finale ou instrumentale, du fait qu'elle soit bonne, en raison du fait qu'elle possède une valeur intrinsèque ou extrinsèque, « ouvre une possibilité supplémentaire : celle que l'on puisse attribuer une valeur finale à quelque chose qui est également bon de manière extrinsèque ». En soutenant que toute valeur est issue de transactions et possède donc une nature extrinsèque avant de défendre son caractère simultanément final et instrumental, il semble bien que Dewey conçoive déjà implicitement cette possibilité, même si sa pensée refuse la double opposition que Korsgaard propose.

À la recherche d'une valeur intrinsèque unique et fixe, Dewey oppose ainsi un processus de formation des valeurs ancré dans l'expérience immédiate, spécifique d'une situation pratique et problématique qui sera résolue par l'enquête, et dont le résultat – la valeur, déterminée selon la « fin-en-vue »⁸ – sera sujet à évolution en fonction des conditions ultérieures de l'expérience, modifiées selon les choix passés. Les valeurs, que Dewey qualifie d'« indéfiniment diversifiées » et de « fugitives et précaires » (Dewey, 1925/2012: 358), sont uniques (car dépendantes d'un contexte et d'un individu particulier) et changeantes (car le contexte varie). Leur nature est, selon la double distinction de Korsgaard, extrinsèque.

EFFICACITÉ CRITIQUE DU PROCESSUS DEWEYEN DE VALUATION

La valeur intrinsèque tronquée de Callicott, inspirée du subjectivisme humien, peut être assimilée comme nous l'avons vu à une valeur finale. En revanche, la théorie de Rolston satisfait *prima facie* l'exigence d'objectivité de la valeur intrinsèque. Cependant, deux

critiques peuvent être émises à son encontre, à l'origine desquelles se trouve une interprétation philosophique de paradigmes biologiques contemporains de Rolston. Or, elles sont anticipées par la réception deweyenne de l'œuvre de Darwin, qu'elles viennent illustrer *a posteriori*. La première concerne la proposition de Rolston selon laquelle l'information contenue dans l'ADN d'un individu constitue un *telos* dont l'accomplissement est synonyme de valeur. Le cadre biologique déterministe, issu de la découverte de la structure de l'ADN en 1953, puis du code génétique et des mécanismes de régulation de l'expression génique, influence cette conception : le développement harmonieux d'un organisme reflète le caractère supposément ordonné des mécanismes moléculaires qui permettent l'expression de son génome. Il est cependant largement remis en question par la communauté scientifique depuis le changement de paradigme survenu à la charnière du XXI^e siècle. L'expression génique est désormais reconnue comme un phénomène stochastique survenant jusque dans les cellules d'organismes métazoaires, c'est-à-dire appartenant au clade des animaux, incluant l'espèce humaine (Raj & Van Oudenaarden, 2008). Une implication philosophique directe du caractère aléatoire de l'expression génique est la fragilisation de la théorie de la valeur intrinsèque de Rolston, qui défend la génération autonome de valeur par les organismes vivants individuels basée sur un modèle déterministe de l'expression du génome.

La seconde critique est relative à l'extension d'une valeur intrinsèque individuelle aux ensembles que constituent les espèces, qui représente également une étape majeure dans la construction du système holiste de Rolston. L'hypothèse qui soutient ce mouvement est que les espèces, pour être porteuses d'une valeur intrinsèque, doivent nécessairement posséder une réalité biologique : une « existence » qui ne serait que le fruit d'une convention humaine ne fournirait pas une ontologie suffisante pour la possession d'une valeur intrinsèque, par définition indépendante d'une évaluation humaine. L'ouvrage majeur de Rolston (1988) est le fruit de réflexions menées à une époque où les protagonistes de la théorie synthétique de l'évolution débattent du

concept d'espèce. Ernst Mayr est alors l'un des plus audibles de ces contributeurs, et défend un « réalisme de l'espèce » selon lequel cette dernière est une réalité matérielle dont la théorie darwinienne rend compte des changements (Mayr, 1942). À l'encontre de la position de Mayr, une relecture attentive du texte de Darwin rappelle pourtant sa conception conventionnelle plutôt que réaliste de l'espèce :

[J]e regarde le terme *espèce* comme un terme que l'on emploie arbitrairement, par souci de commodité, pour désigner un ensemble d'individus se ressemblant étroitement entre eux, et [...] il ne diffère pas essentiellement du terme *variété*, par lequel on désigne des formes moins distinctes et plus fluctuantes. Le terme *variété*, à son tour, par comparaison avec les simples différences individuelles, est également appliqué de manière arbitraire, par commodité. (Darwin, 2009 : 332)

La variabilité interindividuelle, que l'entité soit un gène, une cellule ou un organisme, est la seule réalité naturelle. Elle est le substrat de la sélection naturelle, qui opère à toutes les échelles du vivant, et qui est source de stabilité des organismes malgré leurs variations interindividuelles, pour autant que le milieu dans lequel ils évoluent soit lui-même stable. Pour ce qui nous concerne, l'évolution des connaissances en biologie au cours des vingt dernières années vient donc fragiliser les deux piliers sur lesquels Rolston élabore sa théorie de la valeur : elle empêche la possibilité de sa nature intrinsèque *via* la remise en cause du déterminisme génétique, et elle contrarie la proposition de son caractère holiste *via* la négation de la réalité naturelle des espèces.

Rolston réceptionne indirectement la théorie darwinienne depuis la perspective de la théorie synthétique. Cette médiation peut expliquer les critiques auxquelles sa théorie de la valeur intrinsèque prête le flanc. Quant à elle, la réception de *L'Origine des espèces* opérée par Dewey est évidemment directe et ménage à l'œuvre un rôle prépondérant dans son projet de reconstruction philosophique. La révolution

héliocentrique des XVI^e et XVII^e siècles a permis « un déplacement d'intérêt du permanent au changement » (Dewey, 1910/2016 : 25) et a légitimé l'étude empirique des « incidents capricieux » terrestres, autrefois négligés, comme moyen de compréhension d'un univers désormais « infini dans le temps et dans l'espace » (Dewey, 1920/2014 : 114 et 118). L'œuvre de Darwin représente alors « la réalisation scientifique la plus récente » (Dewey, 1910/2016 : 25) de la nouvelle logique régissant le monde depuis Galilée. Plus encore, la théorie darwinienne, en prenant pour objet le règne du vivant, est porteuse d'implications éthiques qui étaient déjà en germe dans la révolution copernicienne, mais sans qu'elles ne s'actualisent. En effet, entre la philosophie morale et le monde inorganique étudié par la physique se trouve « le royaume des plantes et des animaux » (*ibid.*), d'où la fixité transcendante a été évacuée par Darwin après l'avoir été du monde inanimé par la physique. Les démarches philosophiques consacrées à la recherche d'un but ou d'un bien ultime sont d'autant plus obsolètes après Darwin : l'histoire des sciences explique cette quête par la croyance erronée et désormais renversée, en physique comme en biologie, en un cosmos ordonné et immuable. La distinction entre des finalités intrinsèques supérieures et de vulgaires finalités instrumentales est ainsi rendue caduque par l'éthique deweyenne, qui frappe les premières de vanité, tandis qu'elle n'interdit plus aux secondes l'accès au rang de fins en soi.

Depuis la position deweyenne, la double difficulté à laquelle Rolston est confronté s'explique par sa tentative de concilier des données scientifiques nécessairement révisables, puisqu'obtenues selon la méthode empirique d'« enquête permanente » (Dewey, 1920/2014 : 124) caractéristique de la science moderne, avec la construction d'un système philosophique défendant l'existence d'une valeur intrinsèque inaltérable. L'exemple de Rolston illustre et valide *a posteriori* la difficulté soulignée par Dewey de concilier deux registres de fonctionnement différents pour les interrogations scientifiques d'une part et philosophiques de l'autre. La solution contenue dans le naturalisme empirique de Dewey consiste à utiliser « l'expérience comme guide, en science comme en éthique » (*ibid.* : 136). La critique de la valeur

intrinsèque que permet le pragmatisme de Dewey est alors d'autant plus efficace qu'elle repose sur les implications philosophiques de la théorie darwinienne.

PERTINENCE *PER SE*

Au-delà de l'examen des théories éthiques environnementales, quels sont les enjeux environnementaux concrets que la critique de l'idée de valeur intrinsèque permet de soulever? Autrement dit, en quoi la théorie de la valuation et plus largement le pragmatisme deweyens sont-ils en eux-mêmes pertinents pour penser la situation anthropocénique?

Tout d'abord, et en accord avec la théorie deweyenne, la valeur environnementale d'individus, d'espèces, ou d'écosystèmes constatée par l'être humain au travers des résultats fournis par l'écologie scientifique est relationnelle, c'est-à-dire basée sur les propriétés extrinsèques des entités considérées. Par exemple, la valeur attribuée aux individus composant l'effectif total de la population mondiale des baleines grises, dont on connaît le rôle dans l'équilibre de leur écosystème, varie en fonction des différentes estimations de ce nombre (Alter, Rynes & Palumbi, 2007). La valeur d'une baleine grise attribuée par les écologues n'est donc pas intrinsèque puisque son degré varie selon les circonstances extérieures. Une interprétation deweyenne de ces variations pourrait être que les variations de la valeur des individus composant la population de baleines grises représentent les réponses distinctes qu'une enquête humaine a fournies au problème posé à l'équilibre d'un écosystème par la rareté ou la surabondance d'une espèce en son sein⁹. Ainsi, « la nature sauvage a une valeur, mais l'importance de cette valeur dépend de la situation globale dans laquelle elle existe » (Green, 1996 : 36). La notion de valeur intrinsèque n'est ainsi pas adaptée aux connaissances que l'écologie scientifique procure du fonctionnement relationnel des entités naturelles les unes par rapport aux autres, tandis que les modalités de ce

fonctionnement rendent pertinentes la conception relationnelle de la valeur selon Dewey.

On peut ensuite soutenir que les éthiques environnementales comme l'éthique traditionnelle expriment le besoin d'une sécurité métaphysique conférée par la connaissance certaine de l'existence objective d'une valeur portée par certaines entités naturelles ou par l'être humain. Propriétés objectives et propriétés intrinsèques sont souvent pensées conjointement : de la même manière qu'une valeur instrumentale est dénuée de sens sans une valeur finale qu'elle sert, une valeur extrinsèque pourrait être difficile à concevoir sans une valeur intrinsèque pour la sous-tendre. Green (1996), en soutenant par ailleurs la nature extrinsèque de toute valeur environnementale, conclut ainsi qu'en tant que condition à l'apparition de la vie et de la valeur, seule la biosphère possède une valeur intrinsèque dont dérive la valeur extrinsèque que nous constatons. Du point de vue pragmatiste, cette position revient sans doute à maintenir la philosophie dans le système obsolète que Dewey appelle à reconstruire. En effet, le besoin d'une valeur intrinsèque est symptomatique de la quête de certitude que Dewey assimile à la conception antique de la connaissance et qu'il dénonce comme intenable depuis la révolution des sciences expérimentales.

Avant de revenir bientôt à la question de l'incertitude, il nous faut nous arrêter sur le type d'objectivité dont la valeur pragmatiste peut alors se revendiquer. Au-delà d'un anthropocentrisme plus ou moins « fort » ou « faible » (Hargrove, 1992), l'application à la philosophie environnementale de la conception pragmatiste de l'objectivité implique de reconnaître l'inévitabilité d'une position plus généralement biocentrée. La vie, sans posséder l'attribut d'une « mystérieuse »¹⁰ valeur intrinsèque par trop exigeante méta-éthiquement, constitue cependant le standard à partir duquel toute valeur est conçue puisque rien n'a de valeur pour les objets inanimés. Certaines choses possèdent alors objectivement des propriétés telles qu'un organisme vivant engagé dans la poursuite de son existence pourrait reconnaître

une valeur à entretenir avec elles une relation. En naissant de l'insuffisance des transactions jusque-là stables entre un organisme et son environnement, cette valeur sera de nature extrinsèque, et elle sera justifiée *a posteriori* par la validité de l'orientation qu'elle aura donnée aux actions. Cette justification peut n'être que temporaire puisque nos croyances sont révisables au gré des problèmes nouveaux que le monde en perpétuel changement nous soumet. L'absence de repère moral absolument fixe fourni par une valeur intrinsèque indéfendable n'empêche ainsi pas la possibilité de l'objectivité au sens pragmatiste. En effet, les valeurs identifiées par l'enquête guident l'action d'une manière qui peut permettre la résolution du problème moral initial. Ce succès indique alors, de manière rétrospective, leur valeur de vérité.

L'intuition de la pertinence potentielle du pragmatisme pour penser l'Anthropocène est d'abord suggérée par la proximité entre la description deweyenne des transactions à l'œuvre entre organisme et environnement et celle effectuée par des contributeurs contemporains significatifs à la pensée de l'Anthropocène. La perspective de Dewey selon laquelle, comme nous l'avons vu, «[a]ucune créature ne peut vivre à l'intérieur des limites de son enveloppe cutanée [puisque] ses organes sous-cutanés sont des liens avec l'environnement au-delà de son enveloppe corporelle» (Dewey, 1934/2010 : 45) est ainsi analogue à celle de Lenton (2020a), qui avance que «[s]i les êtres vivants *produisent* leur environnement, alors leurs limites matérielles ne s'arrêtent pas à leurs membranes ou épiderme». La définition deweyenne d'un environnement comme «la somme totale des conditions qui entrent de manière active dans la direction des fonctions d'un être vivant donné» (Dewey, 1909-1911/2008 : 438) rejoint donc celle que fournissent Lenton, Dutreuil et Latour (2020b : 248-249) dans leur réception du concept de Gaïa formulé par Lovelock & Margulis : «Gaïa» ou, indifféremment, la «zone critique», est «la biosphère, entendue comme l'ensemble des organismes vivants, et toutes les parties de la Terre, entendue comme un objet du système solaire, avec lesquelles elle interagit activement». Les extensions de

l'environnement deweyen et de la zone critique, lieu des bouleversements anthropocéniques, sont similaires.

Ensuite, la notion de valeur selon Dewey dérive des conceptions qu'il forme, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles, de l'univers et de l'expérience. Profondément influencées par les révolutions copernicienne et darwinienne, ces conceptions rejoignent de manière saisissante l'évidence qui pousse certains humains, au début du XXI^e siècle, à formuler le concept d'Anthropocène. À la défense d'une valeur morale intrinsèque et immuable, réminiscente du cosmos précopernicien ordonné et éternel et qui serait à découvrir par la philosophie moderne et son mode de connaissance supposément distinct de celui des sciences naturelles, Dewey oppose un processus de formation des valeurs ancré dans l'expérience caractéristique du vivant, dont l'expérience scientifique est elle-même une forme particulière. La centralité de l'expérience, entendue sous toutes ses formes, conduit Dewey à appeler à une reconstruction qui signerait la fin des dualismes caractéristiques de la tradition classique et conservés par la philosophie moderne, et notamment, pour ce qui nous intéresse plus particulièrement, celui opposant l'être humain et la nature. L'expérience deweyenne implique en effet qu'un organisme vivant, notamment humain, et un environnement se définissent mutuellement et qu'ils ne puissent être conçus séparément. Elle se décrit comme l'« interaction d'un organisme avec son environnement, [qui] constitue un circuit où l'organisme reçoit ou subit une action de son environnement et agit en retour sur son environnement, action dont les conséquences sont à leur tour éventuellement subies par l'organisme » (Madelrieux, 2016 : 26). L'expérience est par suite source de changement, que Dewey reconnaît « comme trait constitutif de l'univers » (*ibid.* : 67).

Ces considérations, formulées indépendamment de toute préoccupation environnementale, font alors puissamment écho à l'infléchissement des trajectoires du système Terre comme conséquence désormais synchronique et globale des actions contemporaines de

certains groupes humains et impliquant en retour des conséquences délétères et significatives sur nos conditions d'existence. Depuis une perspective deweyenne, l'Anthropocène pourrait ainsi se laisser décrire comme une situation « indéterminée » ou « troublée » concernant l'environnement des êtres humains, entendu indifféremment au sens de Dewey (1909-11/2008 : 438) ou de Lenton, Dutreuil et Latour (2020b : 248-249), puisque les habitudes acquises par certains groupes ont introduit un déséquilibre dans l'intégration fonctionnelle globale des êtres humains et de leur environnement qui génère le problème de la dégradation de leurs conditions d'existence.

À la différence des éthiques environnementales, dont les théories recherchent une valeur intrinsèque ou finale possédée par des entités naturelles et dont la découverte est découplée de ses potentielles conséquences pratiques, le pragmatisme paraît armé pour penser les enjeux concrets de l'Anthropocène. En effet, en ancrant la formation des valeurs dans le processus d'enquête qui doit conduire à la réunification de la situation troublée qui en est à l'origine, la valuation deweyenne est indissociablement liée à ses conséquences pratiques puisqu'elle doit permettre « [l]e rétablissement de l'intégration [qui] ne peut s'effectuer [...] que par des opérations qui modifient réellement les conditions existantes, et non simplement par des processus "mentaux" » (Dewey, 1938/1967 : 171). En pointant l'indissociabilité des organismes (humains) et de leurs environnements ainsi que celle de la formation des valeurs et de leurs conséquences pratiques, la critique pragmatiste de la valeur intrinsèque est en accord avec ce que les sciences naturelles décrivent des mécanismes de survenue de l'Anthropocène en même temps qu'elle satisfait à l'exigence d'action que la période impose.

De l'expérience deweyenne procède le changement toujours incertain. À l'inanité d'une quête de certitude dont l'un des symptômes est la recherche d'une valeur intrinsèque inadaptée à la contingence du monde révélée par la physique comme par la biologie, Dewey oppose l'exigence de reconnaître l'« incertitude inéliminable de l'expérience »

(Madelrieux, 2016 : 26). À un siècle d'intervalle, la critique de la valeur intrinsèque et l'appel à accepter l'incertitude pour mieux la réduire formulés par Dewey résonnent à leur tour avec la dépendance étroite à l'égard des actions humaines des bouleversements globaux des conditions de vie terrestres à l'Anthropocène, et avec leur caractère partiellement imprévisible. Il est alors une valeur dont la mobilisation par Dewey vient rétrospectivement compléter la pertinence environnementale de son pragmatisme. Aux valeurs multiples dont il a été question jusqu'ici, Dewey ajoute la « croissance » en opposant, à première vue, la nature indistinctement instrumentale et finale des précédentes au caractère exclusivement final de cette dernière. Il écrit ainsi : « C'est dans la qualité du devenir que la vertu réside. Nous déterminons cette fin-ci et celle-là comme étant à atteindre, mais la fin est la croissance elle-même. » (Dewey, 1932/2008 : 306). Et encore :

La fin n'est plus un terme ou une limite à atteindre : c'est le processus actif de transformation de la situation existante. Ce n'est pas la perfection comme but final qui constitue le but de l'existence, mais un processus permanent de perfectionnement, de maturation, d'élaboration. L'honnêteté, le travail, la tempérance et la justice, comme la santé, la richesse et l'instruction, ne sont pas des biens qu'il s'agirait de posséder, des finalités immobiles qu'il s'agirait d'atteindre. Ce sont des directions dans lesquelles orienter les changements à apporter à l'expérience. Seule la croissance elle-même est une « fin » morale. (Dewey, 1920/2014 : 233-234)

La croissance deweyenne est le perfectionnement toujours inachevé du processus de valuation et du choix d'actions correspondantes. L'amélioration concerne « la qualité du devenir », qui est à apprécier dans « la manière dont nous agissons pour atteindre nos fins, quelles qu'elles soient » (Levine, 2021 : 151). La croissance est donc amélioration d'un soi dans ses aptitudes morales, et possibilité correspondante d'une réduction de l'incertitude associée aux conséquences des actions engagées pour atteindre les fins-en-vue potentiellement

réunificatrices et dégagées *a priori* par l'enquête. Elle est favorisée par la multiplication des expériences dans lesquelles un organisme est impliqué, qui lui permet d'enrichir à la fois la qualité de ses habitudes et celle de l'enquête lorsque les premières se révèlent insuffisantes. La valeur de la croissance n'est pas de nature finale au sens où elle n'est pas une fin-en-vue consciemment déterminée et extérieure aux actions entreprises pour l'atteindre, auquel cas elle deviendrait auto-inhibitrice en détournant l'attention de l'organisme des relations qu'il doit entreprendre pour résoudre les problèmes spécifiques auxquels il est confronté (*ibid.*).

La croissance est évidemment dépendante de la diversité de l'environnement social des individus et des possibilités qu'elle procure, mais également de leur environnement physique (Dewey, 1916/2001 : 90). Whitney Howell (2018) a ainsi montré de quelles manières les aspects sociaux aussi bien que matériels de l'environnement urbain sont susceptibles d'influencer la croissance au sens de Dewey de chacun de ses habitants. Que le concept de croissance puisse conférer à la pensée deweyenne une pertinence supplémentaire à l'ère de l'Anthropocène mériterait de faire à son tour l'objet d'une analyse. Il ne fait en effet guère de doute que le constat de Leopold (2017 : 282), formulé au milieu du XX^e siècle, et selon lequel « l'homme moderne typique [...] n'a pas de relation vitale à la terre, [qui est] pour lui [...] l'espace entre les villes où poussent les récoltes », reste valable à notre époque. La réduction des interactions humaines avec l'environnement naturel à des relations exclusivement instrumentales, productivistes ou extractivistes, dont la contingence est autant que faire se peut éliminée, est caractéristique des conditions d'entrée dans l'Anthropocène. L'environnement naturel n'est plus associé à la nécessité de l'enquête et à l'invention de valeurs nouvelles : il est désormais le lieu de la répétition mécanisée d'habitudes indifférentes à la résolution des problèmes autres qu'économiques qu'elles génèrent. La raréfaction des possibilités d'enquête prive les êtres humains de l'élément d'apprentissage spécifique inhérent à chacune d'entre elles, et inhibe ainsi sa croissance, soit sa capacité à trouver des solutions

aux problèmes posés par ses transactions avec l'environnement au sens général. L'inversion de cette dynamique négative passe alors, en pratique et comme dans le cas de l'environnement social, par une défense de la diversité des expériences possibles au sein de l'environnement naturel.

CONCLUSION

Malgré sa centralité, le concept de valeur intrinsèque reste ambigu en éthique environnementale. Nous avons pour objectif sa clarification et sa confrontation avec la théorie deweyenne de la valuation, dont nous faisons l'hypothèse de la pertinence environnementale. La double distinction proposée par Korsgaard s'avère ainsi féconde pour éclaircir le sens accordé à la notion de valeur intrinsèque des entités naturelles par deux théories représentatives du courant des éthiques environnementales, le conséquentialisme écocentrique de Callicott et le déontologisme spéciocentrique de Rolston. En invoquant une valeur intrinsèque qui soit se laisse facilement reclasser comme une valeur finale dépourvue d'objectivité pour Callicott, soit s'expose lorsqu'elle est défendue comme telle à des réfutations qui interrogent sa possibilité même pour Rolston, les éthiques environnementales génèrent des problèmes théoriques qui minent leur crédibilité pratique.

La théorie deweyenne de la valuation ignore ces problèmes. La critique qu'elle effectue de la valeur intrinsèque est justifiée par une théorie de l'expérience qui fournit au pragmatisme de Dewey des arguments pour traiter les enjeux concrets de l'Anthropocène. Ainsi, la notion deweyenne de transaction et le primat qu'elle confère aux relations plutôt qu'à leurs termes en même temps que l'interdépendance réciproque du vivant et de l'environnement qu'elle souligne rend caduque la notion de valeur intrinsèque et apparaît simultanément féconde pour penser la nouvelle ère géologique caractérisée par les changements désormais synchroniques, globaux et réciproques entre l'être humain et son environnement. De plus, la conception

d'un monde en changement permanent, comme conséquence philosophique tirée par Dewey des révolutions copernicienne et darwinienne, et l'incertitude relative aux résultats de ces changements malgré les directions préférentielles identifiées par l'enquête sont évocatrices de l'enjeu principal de l'Anthropocène. En effet, il s'agit d'ores et déjà et en pratique d'identifier des fins-en-vue qui permettront la meilleure réunification possible d'une situation environnementale rendue indéterminée par quelques décennies d'activités humaines. Dans ces conditions, la pertinence contemporaine de la pensée deweyenne est peut-être à aller chercher, cette fois, dans le statut dérogatoire accordé par Dewey à la croissance, « méta-valeur » et juge de paix des meilleurs choix à opérer pour favoriser la « qualité du devenir » humain, intimement lié à la variété de ses transactions avec son environnement.

BIBLIOGRAPHIE

- AFEISSA Hicham-Stéphane (2008), « Entretien avec Holmes Rolston III », *Nonfiction*, consulté le 02/01/2021. En ligne : https://www.nonfiction.fr/article-1196-entretien_avec_holmes_rolston_iii.htm.
- AFEISSA Hicham-Stéphane (2018), « L'ardeur des pillards. Vandalisme écologique et valeur intrinsèque de la nature », in Jacques Baillé (dir.), *Valeur. Du mot au concept*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, p. 101-135.
- ALTER Elizabeth S., RYNES Eric & Stephen R. PALUMBI (2007), « DNA Evidence for Historic Population Size and Past Ecosystem Impacts of Gray Whales », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 104 (38), p. 15162-15167.
- ATTFIELD Robin (1991), *The Ethics of Environmental Concern* (2^e ed.), Athènes, University of Georgia Press.
- CALLICOTT John Baird (1984), « Non Anthropocentric Value Theory and Environmental Ethics », *American Philosophical Quarterly*, 21 (4), p. 299-309.
- CALLICOTT John Baird (1989), *In Defense of the Land Ethic : Essays in Environmental Philosophy*, Albany, State University of New York Press.
- CALLICOTT John Baird (1999), *Beyond the Land Ethic : More Essays in Environmental Philosophy*, Albany, State University of New York Press.
- CRUTZEN Paul (2002), « Geology of Mankind », *Nature*, 415, p. 23.
- DAJOZ Roger (2019), *Précis d'écologie*, Malakoff, Dunod.
- DARWIN Charles (1876/2009), *L'Origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, trad. Aurélien Berra, Paris, Champion Classiques.
- DEWEY John (1906/2005), « La réalité comme expérience », trad. Gêrôme Truc, *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 9, consulté le 07/01/2021. En ligne : <https://doi.org/10.4000/traces.204>.
- DEWEY John (1909-1911/2008), *The Middle Works of John Dewey, 1899-1924*, vol. 6, éd. Jo Ann Boydston, Carbondale & Edwardsville, Southern Illinois University Press.
- DEWEY John (1910/2016), *L'Influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, éd. Claude Gautier & Stéphane Madelrieux, trad. Lucie Chataigné Pouteyo, Claude Gautier, Stéphane Madelrieux & Emmanuel Renault, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1916/2001), *Democracy and Education*, State College, Pennsylvania State University Press.
- DEWEY John (1920/2014), *Reconstruction en philosophie*, trad. Patrick Di Mascio, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1925/2012), *Expérience et nature*, trad. Joëlle Zask, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1932/2008), *The Later Works of John Dewey, 1925-1953*, vol. 7, éd. Jo Ann Boydston, Carbondale & Edwardsville, Southern Illinois University Press.

- DEWEY John (1934/2010), *L'Art comme expérience*, trad. Jean-Pierre Cometti, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1938/1967), *Logique. La théorie de l'enquête*, trad. Gérard Deledalle, Paris, Presses universitaires de France.
- DEWEY John (2011), *La Formation des valeurs*, trad. Alexandra Bidet, Louis Quéré & Jérôme Truc, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- GREEN Karen (1996), « Two Distinctions in Environmental Goodness », *Environmental Values*, 5 (1), p. 31-46.
- HARGROVE Eugene C. (1992), « Weak Anthropocentric Intrinsic Value », *The Monist*, 75 (2), p. 182-207.
- HOWELL Whitney (2018), « The Environmental Conditions of Agency : John Dewey and Jane Jacobs on Diversity and the Modern Urban Landscape », *The Journal of Speculative Philosophy*, 32 (2), p. 263-284.
- HUME David (1740/1993), *La Morale. Traité de la nature humaine III*, trad. Philippe Saltel, Paris, Flammarion.
- KORSGAARD Christine M. (1983), « Two Distinctions in Goodness », *The Philosophical Review*, 92 (2), p. 169-195.
- LARRÈRE Catherine (1997), *Les Philosophies de l'environnement*, Paris, Presses universitaires de France.
- LARRÈRE Catherine (2008), « L'éthique environnementale aujourd'hui », *Nonfiction*, consulté le 20/11/2020. En ligne : https://www.nonfiction.fr/article-1206-lethique_environnementale_aujourd'hui.htm.
- LATOUR Bruno (2015), *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte.
- LEOPOLD Aldo (1949/2017), *Almanach d'un comté des sables ; suivi de quelques croquis*, trad. Anna Gibson, Paris, Flammarion.
- LENTON Timothy & Sébastien DUTREUIL (2020a), « Distinguishing Gaia from the Earth system(s) », in Bruno Latour & Peter Weibel (dir.), *Critical Zones. The Science and Politics of Landing on Earth*, Karlsruhe, ZKM Centre for Art and Media / Cambridge, MIT Press, p. 176-179.
- LENTON Timothy, DUTREUIL Sébastien & Bruno LATOUR (2020b), « Life on Earth is hard to spot », *The Anthropocene Review*, 7 (3), p. 248-272.
- LEVINE Steven (2021), « The Identity of Self and Act : Pluralism, Growth, and Our Social Interest », in Roberto Frega & Steven Levine (dir.), *John Dewey's Ethical Theory – The 1932 Ethics*, New York, Routledge, p. 134-154.
- LOVELOCK James & Lynn MARGULIS (1974), « Atmospheric Homeostasis by and for the Biosphere: The Gaia Hypothesis », *Tellus*, 26 (1-2), p. 2-10.
- MADRELIEUX Stéphane (2012a), « Expérencer », *Critique*, 12 (787), p. 1012-1013.
- MADRELIEUX Stéphane (2012b), « Le postulat de l'empirisme immédiat », *Critique*, 12 (787), p. 1014-1025.
- MADRELIEUX Stéphane (2016), *La Philosophie de John Dewey*, Paris, Vrin.
- MAYR Ernst (1942), *Systematics and the Origin of Species*, New York, Columbia University.

- MOORE George E. (1922), «The Conception of Intrinsic Value», in Paul Kegan (dir.), *Philosophical Studies*, Londres, Routledge.
- RAJ Arjun & Alexander VAN OUDENAARDEN (2008), «Nature, Nurture, or Chance: Stochastic Gene Expression and its Consequences», *Cell*, 135 (2), p. 216-226.
- REGAN Tom (1983), *The Case for Animal Rights*, Los Angeles, Berkeley, University of California Press.
- ROLSTON Holmes III (1988), *Environmental Ethics : Duties to and Values in the Natural World*, Philadelphie, Temple University Press.
- ROUTLEY Richard (1973), «Is There a Need for a New, an Environmental, Ethic?», *Proceedings of the Fifteenth World Congress of Philosophy, 17th to 22nd September 1973, Varna, Bulgaria*, Sofia Press, p. 205-210.
- SANDLER Ronald L. (2007), *Character and Environment : A Virtue-Oriented Approach to Environmental Ethics*, New York, Columbia University Press.
- SAPONTZIS Steve (1982), «Article Review of "The Nature and Possibility of Environmental Ethics"», *Ethics & Animals*, 3 (2), p. 33-38.
- TAYLOR Paul W. (1986), *Respect for Nature. A Theory of Environmental Ethics*, Princeton, Princeton University Press.
- VERNADSKY Vladimir (1926/1997), *La Biosphère*, Paris, Diderot.
- WILLIAMS Bernard (1972), *Morality: An Introduction to Ethics*, Cambridge, Cambridge University Press.

NOTES

1 Je remercie chaleureusement Marlène Jouan pour ses remarques et suggestions sur une première version de cet article. Les oublis, omissions ou distractions me restent évidemment imputables.

2 « Un écosystème est un système biologique formé par deux éléments indissociables, la biocénose et le biotope. La biocénose est l'ensemble des organismes qui vivent ensemble et le biotope est le fragment de la biosphère qui fournit à la biocénose le milieu abiotique indispensable. » (Dajoz, 2019 : 293).

3 Nous conservons le vocabulaire géologique et botanique utilisé par Callicott pour évoquer l'éthique de la terre (couches sédimentaires, strates, cernes du tronc d'un arbre).

4 Les biomes sont des « zones climatiques disposées en bandes à peu près parallèles à l'Équateur et dont chacune possède une végétation et une faune caractéristiques » (Dajoz, 2019 : 4). Les principaux biomes sont la toundra, la forêt tempérée, la forêt tropicale et équatoriale, la forêt boréale, la savane, la mangrove, la prairie tempérée et le désert.

5 Ainsi, sur la position humienne : « According to Hume, moral value [...] is in the eye of the beholder. » (Callicott, 1989 : 160), et sur la sienne propre : « It is my view that [...] all value is as it were in the eye of the beholder. » (*Ibid.* : 26).

6 Effectivement, la propriété pour un arbre d'être vertical est causalement déterminée par la capacité de certaines cellules végétales à percevoir et à répondre à la gravité ou à l'angle d'incidence des photons solaires.

7 Dewey précise que « [c]e qui s'applique à "immédiat" s'applique aussi à "intrinsèque" et "inhérent" » (*ibid.* : 109).

8 La fin-en-vue est la conséquence à atteindre à partir d'une situation concrète ayant suscité une interrogation et un besoin de changement (Dewey, 2011 : 150-151).

9 Comme dans le cas de la valeur d'individus appartenant à une espèce, Karen Green montre ensuite sans difficulté la nature relationnelle de la valeur attribuée aux espèces et aux écosystèmes (Green, 1996).

10 Selon le mot de Steve Sapontzis (1982 : 38) critiquant le postulat de la valeur intrinsèque de Tom Regan.